KRUGER.

O vieux et vénérable
Kruger, en vérité,
Je te trouve admirable
En ta simplicité,

Simplicité très grande,
Sublime de nos jours,
Qui veut que l'on te rende
Hommage pour toujours !

Car, à cette heure sombre
Où Dieu, disparaissant,
Dans un mystère d'ombre,
Paraît être impuissant,

Le vieux Paul Kruger *prie*
Le *Seigneur*, l'Eternel,
Au nom de sa patrie
Qu'égorge un criminel,

D'*éclairer* l'Angleterre
Avec la *vérité*
Et la *justice* austère,
Contre l'iniquité.

C'est très bien, vénérable
Vieillard. L'Eternel
Est toujours adorable
Et toujours solennel.

L'Evangile lui-même,
Divin, nous a permis,
Au nom du Dieu qu'on aime,
D'aimer nos ennemis.

Il l'ordonne !....le Maître
Jésus, Dieu si vraiment
Jamais homme à dû l'être,
Le dit formellement.

Car cette Croix Suprême,
Où Jésus est monté
En fils de Dieu lui-même,
Fit sa divinité.

Quoiqu'il en soit, cet homme,
Kruger, croit fermement
Au Dieu vivant qu'il nomme
Seigneur également.
Simple et grand, il le *prie*
Dans la sincérité
Qui défend que l'on rie
De sa naiveté.

Pour l'Angleterre même
Et pour son noble roi,
Qui porte un diadème
A son front trop étroit,

Il l'implore, il l'invoque
En toute honnêteté,
Sans la moindre équivoque,
En vieillard respecté.

Ces Boers, à vrai dire,
Fermiers, bouviers, pasteurs,
Sachant à peine lire,
Sont assez peu menteurs.

Grossiers, quasi-sauvages,
Tous africanisés,
Huguenots des vieux âges,
Sont-ils civilisés ?

Par les temps où nous sommes,
Des temps bien glorieux,
Ne sont-ils pas des hommes
Encor religieux ?

Les seuls, les seuls peut-être,
Croyant au créateur,
Ayant la foi du maître
Et du saint Rédempteur !....

Car presque tous les autres
Ont bien mis de côté
Jésus, les douze apôtres
Et la Divinité.

Ce Dieu n'est plus de mode
En nos jours d'aujourd'hui,
Et je trouve commode
Qu'on se passe de lui.

Est-ce que l'Angleterre
Aurait besoin vraiment,
Pour gouverner la terre,
D'un Dieu juste et clément ?

Cette Angleterre est-elle
Prête à se conformer
A l'étrange tutelle
D'un Dieu qu'il faut aimer ?

Aussi, quand Kruger *prie*
Le grand Maître divin
Pour sa pauvre patrie,
Le vieillard prie en vain.

Ce n'est pas que ce Maître,
Ce *Seigneur* solennel,
Ne soit pas, ne puisse être
Le puissant Eternel.

Il peut, changeant de rôle,
Détruire en un moment
L'œuvre que sa parole
Fit au commencement.

Il peut, noble Angleterre,
Sans qu'il reste un comité
Glorieux de ta terre,
Noyer ta Majesté.

De ton immense empire
Il peut faire un néant
Où plus rien ne respire
Et qui soit l'Océan.

Pourtant, ce Dieu Suprême,
Connaissant les Anglais,
Peut-il faire lui-même
Qu'ils cessent d'être laids ?

A leur fier égoïsme
Peut-il substituer,
Boers, cet héroïsme
Qu'il met à vous tuer ?

Qu'il les anéantisse,
C'est très possible, mais
Qu'il ouvre à la *Justice*
Leur cœur fermé.... *Jamais !*

J. GENTIL.

LE Ciel des tropiques

Par Ivan Gontcharov

On ne peut décrire le ciel des tropiques et ses merveilles: on ne peut mesurer ces sensations extraordinaires auxquelles on s'abandonne avec un frisson d'humilité, comme à un sentiment d'amour. Comment caractériser cet air subtil, qui, comme une vague chaude, vous baigne, vous caresse, vous dorlotte; cet éclat du ciel dans son indescriptible et fantastique parure, ces couleurs au milieu desquelles se noie le soleil du soir? L'Océan dans l'or ou l'or dans l'Océan, une flamme de pourpre, un incendie, pur, clair, transparent, sans trève et sans fin, sans fumée, sans le moindre détail rappelant la terre.

Sur ce fond infini d'or enflammé gisent des mondes entiers de villes fantastiques, de tours, de palais, de monstres, d'animaux, tous en nuages. Regardez: la masse d'une forteresse colossale s'ébranle lentement, sans bruit; un bastion est tombé, un autre s'écroule, une haute tour s'affaisse écrasant ses fondements, puis maintenant tout se confond doucement en forme de montagnes, d'îles, avec des forêts et des coupoles.

L'imagination n'a pas eu le temps de se pénétrer de ce tableau et déjà il fond, il s'évanouit et à sa place arrive, Dieu sait d'où, un navire. Il flotte suspendu sur l'abîme aérien; d'un énorme char se forme un buste de femme gigantesque; ses épaules sont encore intactes: ses flancs sont déjà effacés et voici une tête de dromadaire: elle est envahie et absorbée par une légion de soldats qui s'élancent sur elle en rangs pressés.

L'œil stupéfait cherche de tous côtés pour découvrir la main qui en se jouant crée ces apparitions aériennes. Lentement, doucement, paresseusement, ces formes délicates et transparentes glissent dans l'or de l'atmosphère; elles planent comme les rêves sur l'âme assoupie, se combinent en des images captivantes, puis se dissolvent pour se réunir dans un jeu fantastique.

Que les peintres trouvent sur leurs palettes ces nuances, qu'ils essayent de nommer ces nuances dont le soleil à son déclin pare le ciel! Regardez: une bande violette a couvert le ciel et s'est fondue dans la pourpre; au bout d'un instant se produit une nuance de jaspe vert sombre: c'est elle à son tour qui envahit le ciel. Et les châteaux, les tours, les forêts, roses, jaunes, flamboient dans les derniers rayons du soleil qui se précipite vers son déclin comme un temple illuminé. Vous restez immobile, silencieux, stupéfait devant le prisme que le soleil laisse derrière lui: la chaleur de son dernier rayon ébranle les nerfs visuels, mais vous êtes plongé dans la brume d'une poétique rêverie: vous ne détournez pas vos yeux, vous ne voulez pas vous dérober à cette extase, à cette mollesse, à cet abandon. Et quand vous revenez à vous: Ah! dites-vous en soupirant, si la nature était partout et toujours ainsi, aussi brûlante, aussi majestueuse, aussi profondément calme! Si la vie était ainsi! Les tempêtes, les passions furieuses ne sont pas l'état normal de la nature et de la vie, elles ne sont qu'un moment passager; le désordre et le mal, c'est le labeur créateur, le dur travail qui doit produire le calme et le bonheur dans le laboratoire de la nature.

Le soleil n'a pas encore achevé de flamboyer; vous n'avez point terminé votre méditation....regardez en arrière: à l'occident tout est encore or et pourpre, à l'orient étincellent et scintillent déjà des milliers d'yeux; étoile sur étoile, et parmi elle brille modeste et harmonieuse la Croix du Sud. Puis l'obscurité vous enveloppe comme un bonnet, îles, tours, monstres, tout a disparu. Les étoiles rayonnent à leur tour avec force, avec audace, comme si elles avaient hâte de profiter du temps qui s'écoule entre le coucher du soleil et le lever de la lune; il en vient, il en vient toujours, le ciel en est transpercé. Cette même main invisible, qui traçait des tableaux aériens, allume rapidement des feux dans tous les coins du firmament; la fête nocturne étincelle. De nouvelles forces, de nouvelles rêveries, un nouveau charme s'élèvent dans notre esprit. De nouveau, comme hier, elle cherche le sens de ces feux, elle lit avidement ces caractères enflammés, elle se plonge dans leurs mystères.

Mais voici la lune: elle n'est pas terne, pâle, mélancolique, nébuleuse comme chez nous, mais pure, transparente comme le cristal, elle vous inonde superbement de ses lueurs blanches. Sa lumière pénétrante a jaillit sur la mer et sur le ciel: elle a effacé le scintillement présomptueux des étoiles, elle s'est établie, reine douce et majestueuse, pour régner jusqu'au matin. Et l'océan, le croyez-vous endormi? Non, il bouillonne, il étincelle plus que les étoiles. Sous le navire s'étend une nappe de flamme, autour de lui roulent bruyamment des ruisseaux d'or, d'argent, de charbons ardents. Vous êtes aveuglé, envahi par des rêves doux et créateurs, vous fixez sur le ciel votre regard immobile; là brillent inondés tantôt d'or, tantôt de sang, tantôt d'émeraude, Canope, le flambeau lumineux du navire Argo et les deux grandes étoiles du Centaure. Mais ce qui charme surtout la vue, c'est l'éclat insoutenable des quatre étoiles de la Croix du Sud: elles brillent modestement et semblent de leur côté vous contempler avec fixité et intelligence. En voyant la Croix du Sud pour la première, la seconde ou la troisième fois, vous vous demandez: Qu'a-t-elle de particulier? Vous la contemplez longtemps et finalement, quand viendra le soir, c'est elle que votre regard cherchera la première, et quand vous aurez contemplé toutes les étoiles qui apparaissent, vous vous tournerez de nouveau vers elle, et souvent et longuement vous charmerez votre vue de sa contemplation.

Après le jour brûlant arrive une nuit douce et longue avec des scintillements dans le ciel, des ruisseaux de feu sous les pieds, un frisson voluptueux dans l'atmosphère. Regardez toutes ces merveilles, ces mondes, ces feux, et aveuglé, anéanti par la majesté du spectacle, riche et heureux de vos rêves extraordinaires, vous restez immobile comme une statue en murmurant: "Non, ni les cartes, ni les Anglais, ni les Américains, ni mes professeurs, ne m'avaient dit ceci; seul, un instinct poétique et subtil m'en avait parlé; encore enfant il m'attirait vers ces contrées d'un attrait mystérieux."

LES CHEVAUX DE GUILLAUME II.

On sait Guillaume II se pique d'être grand connaisseur de chevaux et de n'avoir dans ses écuries que des bêtes sans défaut. "L'œil du maître est partout ici," répète-t-il volontiers aux visiteurs de ses écuries et il ne manque jamais une occasion de vanter la généalogie de tel cheval, les qualités de tel autre. Et voilà qu'on a découvert, il y a cinq mois, que plus de cinquante chevaux, dont l'achat fut fait sur l'ordre exprès de Guillaume qui les avait minutieusement examinés, sont "truqués" et ne correspondent nullement à la généalogie qu'on leur a faite.

La colère de l'Empereur fut grande, non seulement à cause de la perte matérielle, mais surtout, parce que sa réputation de "fin connaisseur" de chevaux est en danger, sans compter le ridicule qui le guette. Il ordonna que les maquignons et les quinze employés de ses écuries, les écuyers, les piqueurs, les cochers de voiture de gala, etc., fussent mis en accusation. Mais la Cour suprême a rendu un non-lieu, déclarant que la Constitution et le Code pénal ne considéraient pas comme fonctionnaires d'Etat les employés de la Cour de l'Empereur ou d'un prince allemand; ce ne sont que de simples particuliers, sans aucun caractère public. Guillaume a dû avaler cette pilule des conseillers du "Reichsgericht" de Leipzig, pour la plupart des "particularistes" qui détestent la suprématie et l'hégémonie de la Prusse dans la Confédération des Etats de l'Empire.

On a appris à cette occasion que l'Empereur possédait cinq "chevaux de bataille," dressés spécialement par des piqueurs et des entraîneurs qui les habituent aux coups de canon, au crépitement des fusils, aux fanfares et bruit des combats.

S'en servira-t-il jamais ?

LE Régime Alimentaire

Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger, a dit Molière, c'est-à-dire qu'il faut prendre quotidiennement la nourriture nécessaire pour que notre sang se purifie et par suite porte à nos muscles et à nos organes une force nouvelle, des éléments nouveaux.

Cette nourriture, pour qu'elle soit bien profitable, doit être prise suivant certaines règles que l'on méconnait trop souvent, et ces principes hygiéniques qui doivent présider à notre alimentation sont la sobriété dans le boire et dans le manger, et le choix raisonné des aliments.

La gourmandise a fait quantité de victimes, et bien des dyspeptiques doivent le mauvais fonctionnement de leur estomac à des excès de table, à une alimentation surchargée. Tant que les reins et le foie remplissent leurs fonctions dépuratives, tout va bien: mais lorsqu'à la suite d'une nourriture trop riche et trop abondante, ces organes viennent à s'épuiser, alors la machine se détraque et les gastrites, la dyspepsie avec ses heures de souffrance, arrivent et rendent insupportable une vie qui s'annonçait belle.

Manger est un devoir et une nécessité; il faut mettre de l'huile dans la lampe pour qu'elle puisse fonctionner, mais si manger sert à prolonger la vie et à réparer nos forces perdues, savoir manger est aussi une chose des plus importantes à connaître.

Voici les lois qui doivent régir nos repas :

1o Buvez peu en mangeant, seulement pour aider à l'action de la salive et faciliter le passage des aliments mastiqués de la bouche à l'œsophage.

2o Mangez bien, mais veuillez ne pas satisfaire complètement votre appétit: ceci vous sauvera de bien des malaises.

3 En mangeant, ne lisez pas, n'étudiez pas, car votre cerveau ne peut fonctionner en ce moment qu'au détriment de l'estomac, et bien des gastrites n'ont pas connu d'autres causes que celles-là.

4o Mastiquez bien vos aliments: la digestion commence sous l'action de la salive et se termine dans l'estomac au contact du suc gastrique. La digestion stomacale ne peut bien se faire que si la digestion salivaire a été parfaite:

5o Ne buvez ni ne mangez trop chaud ou trop froid, mais que vos aliments et vos boissons soient pris à une température égalant à peu près celle de votre corps;

6o Ne mangez pas entre vos repas, car vous serez alors des gourmands. Trois repas par jour suffisent amplement, et il n'y a que les enfants qui peuvent se permettre cette surabondance d'aliments:

7o Si vous faites des travaux pénibles, qui exigent de vous une grande dépense de forces, mangez abondamment, mais si vous menez une vie oisive, ne mangez que très peu, car autrement vous fatigueriez vos reins et votre foie;

8o Que vos repas soient pris à des heures régulières, surtout si votre santé est mauvaise ou débile;

9o Prenez votre temps pour manger, ne vous pressez pas. Soyez au moins une demi-heure à table;

10o Quand vous buvez, que ce soit lentement, par gorgées, surtout si les boissons sont froides;

11o Suivant votre propre expérience, sachez varier d'une manière intelligente vos repas de viandes, de légumes et de fruits. N'oubliez pas que le régime végétal est supérieur au régime carnivore qui prédispose aux constipations opiniâtres, à la goutte, aux attaques d'apoplexie, etc.:

12o Abstenez-vous de stimulants, qui sous le nom d'apéritifs, ne peuvent servir qu'à vous intoxiquer.

En suivant, au meilleur de votre connaissance, ces quelques préceptes vous vous épargnerez bien des malaises, bien des ennuis. Le temps vous le dira.

UNE ETUDE SUR VICTOR HUGO.

M. Paul Bourget publie dans "The Critic" une étude sur Victor Hugo romancier, et principalement sur "les Misérables". Il en met en lumière, avec beaucoup de netteté, les traits caractéristiques. Le premier fait remarquable est que Victor Hugo accepte la "position" du roman réaliste. C'est un morceau de la vie contemporaine qu'il va étudier. Un homme du peuple, un délit vulgaire, le bagne, la fabrication de la verroterie noire, l'auberge Thénardier, les cabarets d'étudiants, les mouvements de la rue,—scènes, personnages et décors proprement réalistes. A cette donnée, Victor Hugo ajoute une facture épique. Comme le vieil Homère, il décrit les faits en détail et les âmes en gros. La peinture qu'il fait des rues a une précision minutieuse et un relief fouillé qui en feraient le meilleur des guides. Mais les âmes des personnages sont sommaires. Chaque pierre a une individualité, mais les hommes n'en ont point. Jean Valjean, c'est tout le Peuple; Mgr Myriel est le Saint; la prostituée est la Victime sociale, et l'enfant que sauva Valjean est toute la Pureté et tout l'Amour. Chaque personnage est un type et un symbole. C'est une abstraction dans un cadre vigoureusement réel; et le livre, abstrait et concret, offre un étrange et irritant disparate. Mais ces types généraux ont du moins ce mérite qu'ils sont très significatifs de leur temps. Ça été la propre qualité de Victor Hugo d'exprimer magnifiquement les sentiments des majorités qui se sont succédées et dont il a été le contemporain. Il a été royaliste en même temps que toute la France; il a célébré Napoléon après 1830; il a été démocrate en 1848. "Les Misérables" reflètent exactement le mysticisme jacobin qui fut de mode alors, et sous tout l'Empire, et qui n'est pas encore complètement éliminé. Le livre, éternel par la beauté épique de quelques descriptions, gardera aussi l'intérêt d'être un document. Victor Hugo n'y songeait point, mais les raisons qui gardent les œuvres de vieillir surprendraient parfois singulièrement leurs auteurs.

L'antiseptique du Dr Tichenor est le plus merveilleux remède du dix-neuvième siècle. Il conserve la peau fraiche, l'empêchant de s'enflammer, et cicatrise les blessures comme par magie. Demandez-le à votre pharmacien.

La Traversée de la Méditerranée en Ballon.

Le ministre de la Marine en France a adressé à la date du 16 septembre, à M. de La Vaulx, la lettre suivante :

"Monsieur,

Suivant le désir que vous m'avez exprimé, j'avais pris les dispositions nécessaires pour qu'un bâtiment de l'escadre fût prêt à vous convoyer, lors de l'intéressante expérience que vous vous proposiez d'entreprendre dans les premiers jours de septembre, en effectuant en ballon un voyage entre Toulon et la côte d'Afrique.

Les retards qui ont été apportés dans la mise à exécution de votre projet font appréhender que les mauvais temps, qui sont maintenant à prévoir en Méditerranée, ne puissent pas vous permettre de mener à bien votre audacieuse tentative.

J'ai consulté à ce sujet des hommes très compétents en la matière et notamment le colonel Renard, et je me fais un devoir de vous conseiller d'ajourner jusqu'à une époque plus favorable une expérience dans laquelle les aéronautes sont exposés à de tels dangers qu'il est de toute prudence de ne se risquer que dans des conditions aussi favorables que possible.

En raison des précieuses existences qui sont en jeu, je me vois conduit à vous faire connaître que je ne puis, après les avis qui m'ont été donnés, engager la responsabilité du département en prêtant le concours d'un bâtiment à une entreprise que les mauvais temps à craindre à cette époque rendent trop périlleuse.

Recevez, etc."

D'autre part M. de La Vaulx, interviewé par un de nos confrères, a déclaré qu'il était résolu à tenter quand même l'expérience, et que son départ retardé de quelques jours par suite des dernières préparatifs dont il aura à s'occuper, aura lieu dès que le temps paraîtra favorable.

Conflit réglé.

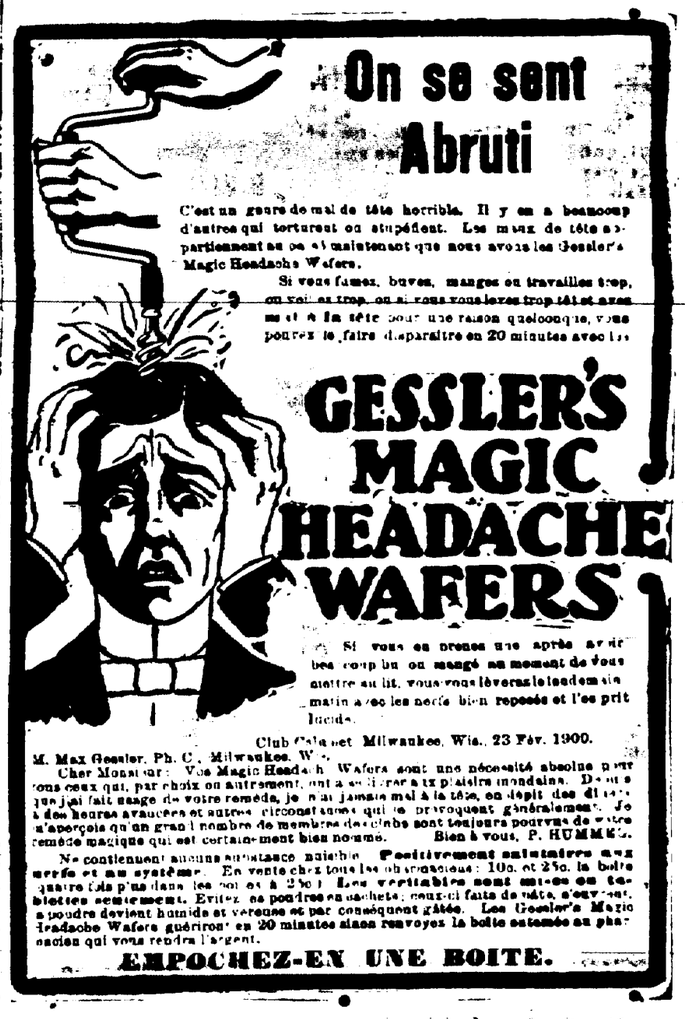
Presse Associée—

Lima, Pérou, 28 septembre — Le conflit entre le Sénat et la Chambre des députés a été amicalement réglé.

Le Dr Felipe Osma a été nommé ministre en Bolivie.

FISCHER
EMERSON
PIANOS
A L'ABRI DE L'HUMIDITE. SON DOUX. DURABLES.
Le meilleur pour le montant en Amérique, Europe, Asie, Afrique.
Aussi agent des Steinway Knabe, Sohmer, Mehlin, Shoninger.
Les prix les plus bas. Conditions les plus faciles.
GRUNEWALD 735 Rue du Canal.
Venez voir l'APOLLO. Le meilleur instrument du monde qui s'adapte à un piano et en joue.

ETES-VOUS SOURD !!
Dans les cas de SURDITE ou d'OREILLE DURE se guérissent maintenant par notre nouvelle invention. Les tambours de naissance seuls sont leurs les. Les bourdonnements d'oreille cessent immédiatement. Décrivez votre cas. Examen et conseil gratis. Vous pouvez vous guérir chez vous à un coût relativement bas.
506 La Salle Ave.
CHICAGO, ILL.
Institut International de Surdités.
19 ma. 1an.dim,mer



quelques kilomètres.

L'homme monta en voiture à côté de M. Turner qui se chargea de sa garde tandis que Coquenard, qui commençait à comprendre, veillait à côté du cocher sur cette singulière capture.

Ils emportaient le couteau que le bandit avait laissé échapper de ses mains et M. Turner se demandait avec angoisse :

—Le sang dont il est rouge encore n'est il pas celui de la femme que j'espérais retrouver vivante ?

Il était frappé des plus sombres pressentiments.

Ils ne devaient pas tarder à se réaliser.

A Roquebrune, un horrible spectacle les attendait.

XII

DECEPTION.

La fausse doctoresse de la "Ville-de-Paris", le bâtiment qui la ramenait en France avec Pierre Broudin, n'avait pas trompé son compagnon de voyage.

Elle voulait se retirer à la campagne, dans un coin ignoré pour y jouir en paix de ce que nous appellerons le fruit de ses travaux.

Elle n'avait pas eu de peine à trouver ce qu'elle désirait.

Quelques jours après son arrivée, elle avait découvert, grâce à une de ses anciennes camarades de Paris qui habitait Marseille, une idéale petite maison, entourée de jardins et de vignes, qui, selon son expression, lui allait comme un gant.

L'endroit était merveilleusement choisi.

Situé à mi-côte, sur un des contreforts du massif des Maures, la nouvelle propriétaire pouvait y jouir d'un horizon incomparable.

La maison, à l'italienne, avec un toit plat, était à demi cachée sous des amas de verdure, de rosiers, de lianes, de vignes et de treilles.

Derrière, un bois de châtaigniers et de chênes verts formait un promenoir à l'abri des chaleurs trop lourdes de l'été.

Devant elle, c'était Hyères, au fond d'une plaine de jardins de toute sorte et au loin la mer sans fin avec ses îles nonchalamment étendues sur l'eau bleue comme des corbeilles de verdure et de fleurs.

Sur la gauche, quelques maisons basses, espacées autour d'une tour carrée couronnée de créneaux mauresques.

C'est le village de Roquebrune et son église.

Un maire dans la commune mais point de gendarmes.

La caserne est à Castillon, à près de cinq kilomètres.

Coquenard, moins préoccupé, avait pris la direction des affaires.

En quelques mots, M. Turner l'avait mis au courant de sa rencontre avec Ursule Terrier sur la "Ville-de-Paris" et des craintes que lui inspirait la présence dans le pays de ce Tunisien qui paraissait disposé à prendre la fuite et qu'il avait déjà aperçu à la Goulette, en conférence avec la sage femme au moment de son départ.

L'agent de publicité sauta de voiture sur la petite place de Roquebrune où quelques habitants étaient assemblés, et il leur demanda :

—Vous avez ici une dame qui s'y est installée il y a quelques jours ?

—Oui, monsieur.

—Madame Terrier ?

—Parfaitement.

On lui désigna avec complaisance la maison italienne dont on voyait les blanches murailles à trois ou quatre cents mètres de là, cachées sous la verdure des arbres et des plantes grimpantes.

—L'endroit s'appelle ?

—La villa Beau Site.

—Vous avez aussi un maître ?

—Sans doute.

—Où est-il ?

Un des paysans qui se trouvaient sur la place dit :

—C'est moi.

—Et des gendarmes ?....

—Ils sont à Castillon.

—C'est loin d'ici ?

—Assez.

—Diable ! fit Coquenard.

A continuer.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

47 Commencé le 11 Novembre 1900

LA TÉNÉBREUSE

PAR GEORGES OHNET.

DEUXIÈME PARTIE

X

Suite.

Ils sortirent dans la cour. L'incendie était vaincu, les ouvriers avaient cessé d'alimenter la pompe de la ville. La chaîne était rompue. La pompe à vapeur de l'usine, seule, arrosait encore les décombres. En voyant approcher les trois hommes la foule fit silence. Les fronts se découvrirent. Le malheur avait ranimé la sympathie. Le dévouement imposait le respect. Cardez vint au devant de ses patrons :

—Monsieur Graff, les ouvriers demandent que vous leur parliez. Ils ne veulent pas rester sous le coup d'un soupçon....

Graff s'avança simple et grave:

—Mes amis, dit-il, je vous connais trop pour vous accuser du crime qui a été commis ici. Je sais que vous avez la tête vive, mais que vous êtes d'honnêtes gens....D'ailleurs, à quoi aurait servi cette destruction stupide, sinon à vous mettre sur le pavé et à vous faire mourir de faim ?....Au moment où le feu a pris dans l'usine, nous étions, vos délégués et nous, sur le point de nous entendre. Après le bon vouloir que vous venez de montrer, en concourant à sauver l'établissement, je ne peux plus admettre qu'une seule solution à notre débat. C'est celle qui vous est la plus favorable. Je vous accorde donc ce que vous me demandez....

Une clameur immense, de joie et de reconnaissance, jaillit de cinq cents poitrines. Les casquettes voltigèrent au bout des bras. Graff leva la main. Instantanément le silence se rétablit :

—Je vous prie de vous souvenir que c'est à votre directeur, autant qu'à moi, que vous devez le résultat obtenu.... S'il est sévère pour la discipline, c'est qu'il en sent la nécessité dans l'intérêt du travail....Mais personne ne défend mieux votre bien être que cet homme excellent....

—Vive M. Cardez !

L'oncle Graff sourit:

—Allons ! Vous êtes de grands enfants ! Hier, vous vouliez le pendre.... Avec moi, du reste ! Aujourd'hui vous l'acclamez.... Vous êtes plus justes, en ce moment. Souvenez-vous de ce qui vient de se passer....Et quand vous aurez quelque chose à nous demander, ne commencez pas par nous menacer de mort. Maintenant, entrez chez vous, et, demain matin, à l'heure habituelle, au travail !

La foule s'écoula dans un respectueux silence. Avec son habituelle mobilité, elle bénissait ceux qu'elle avait maudits. A la merci de ses instincts, toujours généreux et toujours bons, quand on les laissait se développer librement, elle se félicitait de l'issue heureuse de cette journée qui aurait pu être si tragique et se retirait joyeuse de reprendre le labeur qu'elle avait honni comme un esclavage.

XI

Pendant que Milona courait dans la direction d'Ars, sa maîtresse rentrait paisiblement dans le salon où, si délicieusement elle s'était donnée à Marcel. Elle s'assit sur le canapé, posa sa tête sur les coussins, et, indifférente à ce qui se passait autour d'elle, revécut en pensées les heures qui venaient de s'écouler. Bien douces, et telles qu'elle en avait peu connu dans sa vie d'aventures, ces heures passionnées et brûlantes, où l'amour à la fois naïf et hardi du jeune homme l'avait rafraîchie et comme purifiée. Quelle différence avec le laisser aller cynique et cauteleux d'un Cesare Agostini ! Une nausée lui montait aux lèvres en les comparant l'un à l'autre. L'amant complaisant et besogneux, sachant fermer les yeux à propos quand il s'agissait des intérêts mystérieux qu'il poursuivait, ou de son avantage personnel, et ce tendre, simple et sincère amoureux qui ne voyait qu'elle, ne désirait qu'elle et se livrait à pleine cœur.

Elle se rappela les railleuses recommandations de Hans: "Craignez de vous prendre à votre propre piège et d'aimer ce jeune homme". Avait il donc lu dans sa pensée, le redoutable compagnon qui foulait l'humanité aux pieds et qui se souciait de respecter la joie et le bonheur, comme la grêle de respecter la moisson ? Et quand cela serait ? N'avait elle pas le droit de céder à un caprice ? Etait-elle une esclave attachée à la fortune des obscurs et